

JOUR

DU MÊME AUTEUR

PÉNÉLOPE ANDALOUSE

AVEC UNE DERNIÈRE DOSE D'ENTHOUSIASME

MALTALENTS

Jésus Manuel Vargas

JOUR

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 978-2-9567918-0-5

Dépôt légal octobre 2019 / imprimé en France

© Jésus Manuel Vargas, 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Pour mon amoureuse, et nos deux merveilleux garçons.

À la mémoire de mémé Isabelle.

3 mars 2014, chez nous.

qu'elle est enceinte. Trois tests positifs, de marques différentes. Peu de doute possible. Nous avons commis l'acte par lequel nous entrons avec succès dans cet espace-temps où l'absurde le dispute à la magie, où nous sommes simultanément des créatures du passé et des dieux éternels.

C'est un pas aussi minuscule que conséquent, par lequel nous accédons à l'immortalité des divinités. Nous devenons ainsi les concepteurs infaillibles du miracle biologique, l'autorité suprême responsable de futurs tourments, la nouvelle carte des territoires où surgissent d'ores et déjà des légions de pièges d'amour.

Et bien que jeunes, nous faisons déjà partie de ce qui n'est plus.

Quand le fils devient père, il se tourne vers son propre père, et toutes les questions posées par le passé reviennent sous forme nouvelle et sont encore une fois d'actualité et, tout en étant semblables, s'enrichissent d'un sens inédit. Dans les mois qui viennent, se

18 mars 2014, 14 h 30, chez le docteur U*, allergologue.**

range le ticket de parking et sort sa carte Vitale. Comme nous sommes en avance, l'assistante nous a proposé le bureau plutôt que la salle d'attente. Je regarde le fauteuil vide et derrière lui, par la baie vitrée, les toits des immeubles voisins.

Le docteur U*** a soigné mes allergies quand j'avais quinze ans. Aujourd'hui, elle s'occupe de celles de ta mère. J'ai toujours aimé le docteur U***. Je l'ai toujours trouvée belle et gentille. Elle correspond à l'idée qu'on pourrait se faire d'un pédiatre idéal. Aussi bête que cela puisse paraître, je cherche les sucettes sur son bureau...

Le docteur U*** va partir en retraite anticipée. En toute franchise, elle nous annonce qu'elle a un cancer. Elle n'arrête de sourire à aucun moment, nous laissant mesurer ainsi le pouvoir de l'ironie sur la fatalité. Mais elle est triste. Et nous aussi...

Elle nous explique que c'est sans doute dû aux effets secondaires d'une injection qui autrefois devait soigner autre chose, qu'on l'avait prévenue et que ça n'aurait pas dû se passer comme ça. Elle simule la conversation avec le médecin qui lui avait prescrit ce traitement ; comme elle le tutoie, j'en déduis qu'ils étaient amis :

« Je ne te cache pas qu'il y a un risque de cancer, mais c'est infime... » Eh bien voilà, c'est infime... Elle tire sur les

manches de sa blouse blanche et, pesant toute l'absurdité de la situation, elle nous conseille :

« N'écoutez jamais les médecins, ce sont tous des menteurs... »

Ainsi cette femme mourante qui vient d'afficher sa méfiance envers le corps médical est-elle sur le point de prescrire un protocole de désensibilisation à ma femme. Ma femme enceinte... Elle essaye de nous rassurer en certifiant qu'il n'y a jamais eu d'effets indésirables chez ses patients. Vraisemblablement, elle est convaincue d'une chose : sa pratique professionnelle n'a rien en commun avec celle de ceux qui l'ont condamnée.

Après la consultation, elle part vers les archives et revient avec mon dossier. Purge. Elle nous salue à peine, et toujours souriante. Ceci n'est pas un adieu. Mais c'est peut-être la

21 mars 2014, 9 h 15, chez le docteur K*,
oto-rhino-laryngologiste.**

et sentir de nouveau la peau de ma femme. Renifler mon bébé. Comme un animal. C'est tout ce que j'ai en tête. Ma pensée au réveil : comment vais-je flairer les couches sales de notre nourrisson si je n'ai plus d'odorat ? Avantage : pourrai lui sourire sans avoir à dissimuler ma répulsion devant la puanteur des selles verdâtres. Détestable inconvénient : je passerai à côté de cette odeur chaude et délicieuse que dégage la peau des bébés quand ils sortent du sommeil, cette odeur qui vous sangle instantanément, et vous lie à leur destin.

Je pensais qu'après avoir arrêté la cigarette, je recouvrerais le goût et l'odorat. Je pensais que je pourrais à nouveau jouir de mes sens. Or, sans que je m'en aperçoive, du jour au lendemain, je n'ai plus rien senti. Que devenait l'explosion sensorielle qu'on m'avait promise ? Ce bouquet de fragrances et de saveurs auquel accèdent les fumeurs repentis ? Le retour aux sources du plaisir ? Le vin qu'on voulait me faire découvrir ? La cuisine sophistiquée du grand Chef ? Que dalle. Nada.

Le docteur K*** est un homme affable. Il accueille ses patients avec l'échine voûtée comme le font les personnes de grande taille qui se penchent pour ménager autrui, pour faire la moitié du chemin. Est-ce en rapport avec sa spécialité, il parle très doucement, articule peu, et n'élève la voix que lorsque

l'interlocuteur à l'autre bout du fil le force à répéter les détails du prochain rendez-vous. Comme pour aller de pair avec son élocution, son écriture est illisible, et il n'est pas rare qu'après de longues tentatives de déchiffrement infructueux en compagnie de la pharmacienne, on soit obligé de le contacter pour lui demander confirmation du contenu exact de son ordonnance.

En consultation, il est à l'écoute avant même qu'on soit assis. Et il semble que, quel que soit le symptôme qu'on lui décrira, on n'échappera pas aux travaux pratiques et aux manipulations. Il ausculte en silence, avec des gestes qui, bien que méthodiques et répétitifs, ne sont jamais mécaniques et insensibles.

C'est en sifflant la commisération entre ses dents qu'il annonce la couleur et, généralement, ses explications sur la nature du trouble sont encadrées par des geignements embarrassés d'impuissance et de résignation.

« Il faudrait faire un scanner, mais ce sont des polypes qui semblent obstruer les fosses nasales et probablement qui... » Évidemment ça se soigne, mais on n'en guérit pas. On n'opère plus parce que malgré l'ablation, les polypes finissent par revenir. « Difficile à dire... Maladie chronique... patience... traitement contraignant... assiduité... Revenir me voir... Régulièrement... » À aucun moment le docteur K*** n'a prononcé les mots « anosmie » ou « agueusie ». C'est pourtant le nom que ça porte. Mais le docteur K*** n'est pas du genre à noyer ses patients dans le jargon médical. Le mot le plus compliqué qu'il ait prononcé reste celui-ci : « polypose ».

N° 59 : UNE PHRASE BIEN FAITE VAUT MIEUX QU'UN MOT COMPLIQUÉ.

En d'autres occasions, j'étais venu pour de banals bouchons de cérumen. Un coup de poire à lavement, quelques pressions d'eau chaude et le tour était joué. Je n'ai jamais été sourd pour autant... Là, c'est autre chose. Première fois que je perds un sens. Voire deux. Rien d'étonnant à ce que cette idée me

1^{er} avril 2014, 8 h 30, chez le docteur P*,
gynécologue-obstétricien.**

au premier rendez-vous, mais ta mère et moi sommes en avance. Encore... L'immeuble dans lequel se trouve le cabinet de gynécologie est fermé. De l'autre côté de la porte vitrée, la concierge nous fait des signes, et sa serpillère semble indiquer que personne ne s'est encore pointé, qu'il est trop tôt, et que nous ferions mieux de repasser dans une demi-heure. Alors, nous changeons de trottoir et franchissons l'enceinte du parc.

Nous déambulons entre les grands arbres, autour des troncs sciés et tachetés des immenses platanes. Nous sommes Kim Novak et James Stewart, l'intrigue en moins, le bonheur en plus.

[Après avoir fini tes biberons, avant l'endormissement, la tronche joufflue et boudeuse d'Alfred Hitchcock.]

L'eau verte et stagnante de la vieille fontaine reflète les statues rongées par l'hiver. Les chevaux de bois du manège silencieux restent immobiles. Notre image renversée dans l'axe médian des gouttes de rosée. Nous traversons le ponceau de la mare aux canards et rejoignons l'allée bordée de bancs métalliques.

Quand nos mains se lâchent, nos regards nous retiennent. Ta mère et moi n'avons pas besoin de parler beaucoup pour

nous comprendre. C'est rare et précieux. C'est comme ça depuis toujours. Un sourire, et c'est dit. Même si nous savons que vouloir n'est pas pouvoir, je ne doute pas un instant de vouloir passer le reste de ma vie avec elle.

C'est étrange cette conviction que produit la nature et que la raison récupère pour en faire une évidence alors que rien de tout cela n'est évident. Les mots qui accompagnent ce phénomène ne manquent pas : l'attachement, l'amour, le besoin de l'autre, la monogamie, l'amitié amoureuse, le désir et l'animalité, la passion et la morsure, le temps et la mort, la pulsion. Tous ces mots auxquels on ne pense pas quand on caresse la joue, quand on embrasse le cou et renifle la chevelure, quand on gifle la fesse, et qu'on reste à côté de l'autre parce qu'on est certain de ne pas connaître meilleure place.

Ta mère n'est pas orgueilleuse, elle n'a jamais eu la prétention de me sauver de moi-même. Elle n'a jamais tenté de me faire changer de comportement. Elle n'a jamais voulu faire de moi un autre. Et comme je n'ai jamais menti sur celui que j'étais, elle a pris le pack entier, en connaissance de cause, avec tout ce qu'il y avait dedans, le bon comme le mauvais.

Elle ne m'a jamais parlé du bonheur comme s'il s'agissait d'un but, mais comme d'une possibilité. Ainsi, nous évoquions la tentative et pas l'engagement, sachant que si le premier fonctionnait, le second suivrait naturellement.

Il était hors de question d'*entrer en couple* comme on entre en politique, par principe et avec force conviction, ou au monastère après avoir prononcé des vœux. Dans les comédies romantiques, on ne donne jamais à voir ce qui constitue l'essentiel de la vie d'un couple, la routine du quotidien, la passion paisible, l'amour qui grandit, l'amitié qu'on réinvente ; tout ça c'est pour le *fondue au noir* et sans scène post-générique.